

Michel Foucault, l'énigmatique

La publication des cours du philosophe atteste sa présence multiple et déconcertante

Le Monde, 3 février 1989

IL connut plus que le succès. L'Histoire de la folie, les Mots et les Choses, Surveiller et punir, les volumes enfin de l'Histoire de la sexualité, entre autres, ont fait de Michel Foucault... comment dit-on ? une sorte de star. Pas seulement un auteur célèbre, guetté par les libraires, traduit en de multiples langues et fêté par la presse. Pas vraiment un maître à penser, pas non plus un chef d'école. Quelque chose d'autre, plus malaisé à définir. Une présence multiple, déconcertante, rieuse et rusée, toujours délibérément insituable, souverainement à l'aise dans de singuliers porte-à-faux: entre le travail d'historien et celui de philosophe, entre la recherche la plus savante et les luttes les plus subversives, entre l'austérité des archives et les séductions de l'écriture. Depuis sa disparition prématurée en 1984, à soixante ans, la présence de son oeuvre n'a pas faibli. Mais l'énigme qu'elle constitue demeure. Car on est encore loin de pouvoir se faire une idée exacte des parcours de Foucault dans leur totalité. Une quantité de posthumes sont bloqués par les dispositions testamentaires du philosophe, sans parler d'une masse considérable de textes au statut mal défini: entretiens, notes de cours, transcriptions d'enregistrements faites par des auditeurs, etc. Faute d'une édition critique et fiable de ces documents _ qu'on risque d'attendre longtemps, _ la publication des résumés de cours figurant dans l'annuaire du Collège de France est du plus haut intérêt (1).

Les jalons d'un itinéraire

On peut en effet y repérer les principaux jalons de l'itinéraire qui, de 1970 à 1984, conduisit Foucault du problème général de la "volonté de savoir" (que désigne au juste ce mécanisme moteur de l'Occident ? comment s'est-il agencé, modifié, plié à différents régimes ?) à la question de la constitution du sujet individuel, par le biais du "gouvernement de soi" et des exercices spirituels pratiqués par les philosophes grecs et latins. Le fil rouge de ce parcours, c'est finalement l'idée que la vérité n'est toujours que le produit d'un jeu de forces, le résultat d'un agencement _ complexe, singulier, mobile _ de pouvoirs en lutte, et non quelque réalité incorruptible ou éternelle. Année par année, la sécheresse de ces épures donne à voir un programme qui, sous le foisonnement des analyses ou le chatolement du style, n'apparaît pas toujours sous une lumière si crue dans les ouvrages ou les articles publiés. Ce qui ne signifie pas que ces résumés de cours soient une lecture aride. Foucault s'y permet, çà et là, des familiarités, des impertinences, ou quelques effets de style, inhabituels dans ce genre convenu. Cela n'empêche pas que ce petit volume, dont chaque chapitre peut s'étudier séparément, si on le lit d'un trait, donne le vertige. Est-ce parce que chaque cours projette, avec une démesure allègre, assez de travail pour plusieurs vies ? Non. Il y a là, au contraire, une incitation à la recherche extrêmement stimulante. Ce qui déroute, ce sont plutôt les ruptures, les changements de cap, de domaine, de période, de méthode même... dont la clé, en fait, demeure ici absente. Théoricien des singularités, Foucault serait-il un philosophe discontinu ?

Quand Duras, Foucault et Braudel s'exportent

Les éditeurs étrangers sont exigeants. Ils préfèrent traduire Duby que Druon, Marguerite Duras que Yann Quéffelec. Comme pour les grands crus, c'est le livre haut de gamme qui s'exporte le mieux.

Le Monde, 13 octobre 1989

IL y a eu Saint-Exupéry. Puis Camus et Sartre. Le nouveau roman s'est alors imposé avant de céder la vedette aux Le Goff, Le Roy Ladurie et autres Braudel. Les éditeurs étrangers ont ceci d'irremplaçable qu'on ne leur fait pas prendre un Druon pour un Duby, un Yann Quéffelec pour un Claude Simon. Les Noces barbares (prix Goncourt 1985) a été refusé par une quinzaine d'éditeurs américains avant de trouver preneur, tandis que, de par le monde, on se dispute l'Acacia. Moins sensibles aux modes qui peuvent faire, à Paris, d'un Bernard-Henri Lévy l'égal médiatique d'un Foucault, les éditeurs étrangers hiérarchisent les livres français selon des critères auxquels il y a rarement à redire. Le bon s'exporte sans injustices majeures, même s'il y en a : le Rivage des Syrtes de Gracq n'a trouvé un éditeur américain qu'en 1986 : grâce soit rendue à Columbia University Press pour avoir réparé cet oubli trentenaire ! Recenser les droits de traduction achetés par telle ou telle maison de Milan, New-York ou Francfort, est, de ce fait, fort instructif : c'est observer la production intellectuelle récente avec l'oeil de Sirius, c'est-à-dire avec un recul qui, en France, fait souvent défaut. Pour autant, il n'est pas facile d'évaluer le rayonnement du livre français hors de France. Même si l'on s'en tient à la littérature et aux ouvrages de sciences humaines dont les droits ont été cédés à l'étranger depuis une date récente (les années 40), les statistiques globales font défaut. Quant à se faire une idée des chiffres de vente, il faudrait, pour cela, interroger des centaines d'éditeurs étrangers sur des milliers de titres. Et beaucoup se veulent discrets... Si les livres en question font rarement des best-sellers, à l'exception, toujours citée, de l'Amant, de Marguerite Duras, ce sont, pour certains, des longsellers, des ouvrages qui ne " vivent " pas qu'une saison mais se vendent durablement. A l'inverse de l'Amant, l'Etranger de Camus, n'a jamais figuré sur la liste des meilleures ventes publiée par le New York Times alors qu'il est au programme de nombre de high schools américaines et bénéficie, de ce fait, d'un public stable. De même pour le Petit Prince, dont il existe quelque soixante-dix traductions, de l'oriya (Inde) au papiamento (Curaçao), un record. " Le parisianisme ne paie pas " Si les statistiques globales font défaut, il est possible, malgré tout, d'évaluer ce que " pèsent " les auteurs français hors de France : il suffit d'écouter les éditeurs français et étrangers, dont les propos se recourent largement. Tous disent, par exemple, qu'avec l'Allemagne fédérale, les pays où le made in France est le plus apprécié sont ceux de l'Europe du Sud et le Brésil. Ainsi pour Le Seuil, qui a cédé, en 1988, trois cent cinquante-cinq droits de traduction à l'étranger (certains livres ont fait l'objet de plusieurs cessions), quarante-sept de ces droits ont été acquis par des éditeurs de langue allemande et autant par des maisons italiennes. Vient ensuite l'Espagne (quarante et un), suivie de loin par le Brésil (vingt-neuf) et le Portugal (vingt-deux). Dans la fourchette des dix à vingt titres vendus par Le Seuil l'année dernière, on trouve comme acheteurs les Etats-Unis et les Pays-Bas (dix-neuf chacuns), la Grande-Bretagne et la Grèce (dix-huit), puis les autres pays d'Amérique

latine (douze) et la Pologne (dix). Les responsables des droits étrangers des maisons d'édition parisiennes sont d'accord : " Ce qui se vend le mieux, c'est une certaine spécificité française et le haut de gamme, disons, pour simplifier, Braudel et Boccuse " (Anne-Solange Noble, Flammarion). " Les éditeurs étrangers sont demandeurs de ce qu'il n'ont pas chez eux. On placera plus facilement Blanchot qu'un quelconque roman, même honorable " (Ania Chevallier, Gallimard), " En littérature, ce qui se vend, ce sont les livres de portée universelle, dont la problématique dépasse leur auteur. Le parisianisme ne paie pas " (Prune Berge, Le Seuil). " Les Anglo-Saxons sont très difficiles. Il leur faut souvent le niveau Collège de France ou Académie française. Les autres pays sont davantage preneurs d'ouvrages d'auteurs moins prestigieux " (Françoise Laye, PUF). Un parallèle s'impose entre le sort réservé aux livres hexagonaux et ce qui, à l'étranger, passe pour typiquement français, la mode, les vins et les parfums : de même qu'un Château-Margaux s'exporte mieux qu'un Kiravi, la haute couture que le prêt-à-porter, Lévi-Strauss trouve plus facilement preneur que le prêt-à-penser.

De l'existentialisme aux Annales

Chronologiquement, l'intérêt des éditeurs étrangers s'est porté sur l'existentialisme, puis sur le nouveau roman, le structuralisme et l'école historique des Annales. Être perçu, à tort ou à raison, comme le représentant de l'un de ces courants est un atout. Foucault, pourtant inclassable, est parfois tenu à l'étranger pour un structuraliste comme il le fut, un temps, en France. Son Histoire de la folie a, par exemple, été vendue aux Etats-Unis à quelque deux cent mille exemplaires. Dès lors que la qualité paie et que le typé et le classable favorisent les ventes, le succès à l'étranger des Editions de Minuit se comprend. Depuis quarante ans, avec prudence mais avec un jugement très sûr (" Pas plus de vingt-cinq titres par an "), Jérôme Lindon a inscrit à son catalogue Beckett et Duras, Bourdieu et Claude Simon, ainsi que d'autres tout aussi fameux. Quoi qu'on pense du nouveau roman _ une spécialité maison, _ son aura continue de profiter au label Minuit. Ce n'est pas faire injure à un Echenoz (Lac) ou à un Toussaint (la Salle de bain) que d'affirmer que s'ils s'exportent bien, eux aussi, ils le doivent en partie à la réputation de Minuit. Les goûts des éditeurs étrangers expliquent que, comme Minuit, Gallimard, Le Seuil ou les Presses universitaires de France écoulent plus aisément leur production à l'étranger que les éditeurs qui visent avant tout un large public. Pour autant, l'optimisme est relatif parmi ceux qui sont les mieux lotis. Le livre facilement exportable reste une denrée rare, surtout en littérature. Seule consolation, l'histoire, la vraie, grâce à laquelle Flammarion a récemment cédé, dans six pays, les droits de traduction du volumineux et remarquable Dictionnaire critique de la Révolution française, de François Furet et Mona Ozouf (1 130 pages, 450 F dans sa version française). Tous les éditeurs le disent : c'est une chance aujourd'hui de compter dans son " écurie " un représentant de la " nouvelle histoire ", celle qui, dans le sillage de Marc Bloch et de Lucien Febvre, a ouvert la voie à une approche du passé plus sociologique, moins événementielle. Les livres de cette veine-là sont très appréciés à l'étranger et trouvent facilement preneurs. Ce serait plutôt l'inverse pour les littérateurs d'aujourd'hui, dont le drame semble moins tenir à leur talent (chacun peut en discuter) qu'à leur incapacité, souvent, à se faire apprécier des lecteurs étrangers. Teresa Cremisi (Gallimard), qui a longtemps observé d'Italie la production française, estime que, si certains de nos romanciers s'y vendent difficilement, cela ne tient pas à leur qualité mais au rayonnement potentiel de leur oeuvre : "L'horizon des auteurs français est généralement très limité, même s'ils ne sont pas les seuls dans ce cas : peu d'écrivains, aujourd'hui, savent se faire entendre du monde entier, que leur lecteur ait seize ans à Tel-Aviv ou quatre-vingt-douze à Oslo." Et de citer,

a contrario, Garcia Marquez, Calvino, Kundera ou Nabokov. Autre enseignement de ces comparaisons internationales, le brio très français à la Sollers s'exporte mal, et il n'est pas rare d'entendre des étrangers parler, comme Teresa Cremsi, d'une "baisse d'image" de la littérature française contemporaine. Encore que cela varie selon les pays. Le livre français, sciences humaines comprises, reste prisé, on l'a dit, en Allemagne, tandis qu'il a une certaine peine à se frayer un chemin aux Etats-Unis. La situation dans ces deux pays est, du coup, en tous points contrastée. Quelque cinquante-cinq mille titres ont été publiés l'année dernière aux Etats-Unis, dont 3,8% sont des traductions, contre environ soixante-cinq mille en Allemagne fédérale, dont 14,2% d'ouvrages étrangers. Si le livre français se vend mieux outre-Rhin qu'outre-Atlantique, c'est qu'il s'en publie davantage en Allemagne, pour une population quatre fois inférieure, mais qui demeure relativement fidèle à l'écrit. La stratégie des éditeurs français n'est évidemment pas la même dans les deux cas. Très aidés par les pouvoirs publics, ils entretiennent à New-York, capitale américaine de l'édition, un bureau du livre français chargé de prospecter ce marché très difficile. Les éditeurs allemands, au contraire, surveillent de près la production française, à l'affût de la moindre parution, grâce à une dizaine de têtes chercheuses ("scouts" dans le jargon du métier) installées à Paris. L'une de ces "scouts", Verena von der Heyden, est fière d'avoir remporté pour Klett-Cotta (Stuttgart) les droits de l'Identité de la France, de Fernand Braudel. Pas moins de cinq éditeurs allemands étaient demandeurs et les enchères, sur lesquelles elle ne veut rien dire, semblent avoir été rudes.

La première place aux États-Unis

Les crédits alloués au bureau du livre de New-York et les aides à la traduction, distribuées aux éditeurs étrangers par le ministère de la culture, permettent à la production française d'occuper la première place aux Etats-Unis. Cinq cent soixante-dix livres traduits du français ont vu le jour en 1988 dans ce pays, contre cinq-cent-un traduits de l'allemand (vient ensuite, loin derrière, le russe : cent quatre-vingt-cinq ouvrages). Grâce à cette politique volontariste, le bureau de New-York a placé auprès des éditeurs américains deux cent onze titres français, dont soixante-quatre romans, depuis son ouverture, à l'été 1983. Compte tenu des frais de fonctionnement de ce bureau, le coût de l'opération s'élève à 26 000 francs par droit de traduction cédé, selon les calculs de Jean-Marc Salmon, le responsable de cette tête de pont française en terre éditoriale américaine. Cela fait plutôt cher, mais il faut ce qu'il faut : le marché américain est un marché locomotive qui ouvre les portes de la plupart des pays de langue anglaise et a une grosse influence sur les autres éditeurs étrangers. Les PUF, par exemple, ont été récemment contactées par une maison japonaise qui voulait acheter les droits de Bruits, de Jacques Attali, et n'en connaissait que la version américaine. Vendre aux Etats-Unis devient, par conséquent, de plus en plus vital : s'il n'était pas mieux reconnu outre-Atlantique, le livre français pourrait être condamné un jour au provincialisme.

Les mille chemins de Michel Foucault

Didier Eribon inventorie les multiples trajectoires du philosophe disparu en 1984, à cinquante-huit ans.

Le Monde, 1 septembre 1989

"NE me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même." Ainsi s'achève la première partie de l'Archéologie du savoir. Dans ce texte et dans d'autres, Michel Foucault, qui affirme écrire " pour n'avoir plus de visage ", critique à maintes reprises les illusions engendrées par un usage naïf des notions de livre, d'auteur ou d'oeuvre. Ces fausses évidences seraient de vrais pièges. Du coup, on doit se demander si consacrer à un tel philosophe une très conventionnelle biographie ne revient pas à se mettre en porte à faux par rapport à toute sa démarche. Faut-il vraiment, à son égard, s'ingénier à rattacher à une source unique " cet immense fourmillement de traces verbales qu'un individu laisse autour de lui au moment de mourir " ? Didier Eribon a jugé cette tâche possible, et souhaitable. " Michel Foucault est un auteur ", déclare-t-il d'emblée, puisqu'on le considère comme tel, et que son oeuvre fait l'objet d'études ou de commentaires auxquels lui-même a parfois participé. On tiendra donc pour légitime, sans autre forme de procès, le fait de consacrer à cet individu une enquête, de convoquer cent témoins, de traquer dans les archives les traces qui le concernent. Admettons, provisoirement. Le résultat, il est vrai, est spectaculaire.

Moteur

Un enfant fragile s'ennuie entre deux guerres à Poitiers, dans cette vie de notables aisés que mènent les siens, et notamment son père, chirurgien et professeur d'anatomie à l'école de médecine. Un lycéen très doué vient au lycée Henri-IV préparer l'Ecole normale supérieure. En 1948, un normalien, homosexuel et membre du PCF, tente de se suicider et paraît côtoyer la folie. Un philosophe féru de psychologie quitte la Fondation Thiers pour l'université de Lille. En Suède, un attaché culturel roulant en Jaguar étonne la bonne ville d'Uppsala. Revenant de Hambourg, via Varsovie, un jeune docteur, dandy heureux et provocant, enseigne à Clermont-Ferrand. Un anticommuniste mène une guerre d'usure contre Roger Garaudy. Un membre du jury de l'ENA participe à l'élaboration de la réforme Fouchet. Ils se font tous appeler Michel Foucault.

Des êtres successifs

Ce ne sont pas les seuls. Le même nom désigne encore toutes sortes d'êtres successifs ou combinés : un structuraliste temporaire, rendu célèbre par les Mots et les Choses, qui professe à Tunis en vivant à Sidi-Bou-Said, le premier responsable du département de philosophie du centre expérimental de Vincennes, le titulaire au Collège de France de la chaire d'histoire des systèmes de pensée, le militant actif du Groupe d'information sur les prisons, le signataire d'innombrables pétitions et le journaliste du Corriere della sera écrivant en 1977 : " Il y a plus d'idées sur la terre que ne l'imaginent les intellectuels. " Se nomment également Michel Foucault, parmi bien d'autres repérés çà et là : un voyageur dans un temple zen, un conférencier à Berkeley, un expérimentateur d'hallucinogènes, un homme qui meurt du sida à la Salpêtrière, cet hôpital dont l'auteur de l'Histoire de la folie avait décrit la naissance.

Minutieux, l'ouvrage de Didier Eribon rassemble scrupuleusement les éclats dispersés de cette vie fulgurante et insaisissable. Au pittoresque des détails vient se tisser l'évocation des grandes influences qui se sont exercées sur Foucault : Hegel, Marx, Freud, Heidegger _ et plus tard, décisif : Nietzsche. Le commerce continu du philosophe avec l'écriture pensante de Char, de Blanchot, de Bataille ou de Klossowski est partout présent. Les chapitres détaillent successivement les portraits d'un jeune chercheur au carrefour de la psychologie et de la phénoménologie, d'un archéologue des savoirs, d'un théoricien des régimes de vérité et des réseaux de pouvoir, d'un militant des urgences. Entre autres. Le biographe sait également évoquer les relations de Foucault avec ceux de ses contemporains qui comptèrent pour lui. Temporairement : Louis Althusser, Jacques Lacan. Tardivement : Claude Mauriac, Paul Veyne. Continûment : Jean Hyppolite, son premier maître, auquel il succéda au Collège de France, Georges Canguilhem, et surtout Georges Dumézil, son grand aîné, qui lui prodigua amitié et soutien tout au long. A quoi il convient d'ajouter les polémiques avec Sartre, la complicité avec Deleuze, et cent autres rencontres d'envergure et de tonalité diverses. On y entrevoit la silhouette, déconcertante et fugace, d'un homme tour à tour fidèle ou cassant, affable ou difficile, redoutable ou fragile. A coup sûr, ce volume foisonnant, mais d'une lecture toujours aisée, passionnera tous ceux que fascine ce génie météore. Eberlués par cette mine d'informations que traversent quelques morceaux de bravoure, ils passeront sans doute sur les menus défauts dont le texte n'est pas exempt : erreurs de détail, petites négligences, dérapages de plume, omissions involontaires ou délibérées... La vraie question n'est pas là. Brouilles mises à part, voilà une biographie excellente, en son genre.

La loi du genre

Mais c'est précisément ce genre, et ses présupposés, que la pensée de Foucault a explicitement mis en cause. " Ce n'est pas le même rapport, lit-on par exemple dans l'Archéologie du savoir, qui existe entre le nom de Nietzsche d'une part et d'autre part les autobiographies de jeunesse, les dissertations scolaires, les articles philologiques, Zarathoustra, Ecce homo, les lettres, les dernières cartes postales signées par " Dionysos " ou " Kaiser Nietzsche ", les innombrables carnets où s'enchevêtrent les notes de blanchisserie et les projets d'aphorismes. " Il est curieux que ces lignes, et d'autres, n'aient pas été mieux entendues. Tout se passe comme si le petit Paul-Michel, au collègue Stanislas de Poitiers, était forcément le même sujet que l'agonisant qui corrige les épreuves du Souci de soi. Pour obéir à la loi du genre " biographie ", on doit convenir que tous les ouvrages, cours, entretiens, livres propos ou mêmes comportements auxquels s'applique l'estampille " Michel Foucault " peuvent être directement reliés à un individu unique. Lui seul rassemblerait tous les fils, déciderait du sens et détiendrait la clé de l'ensemble, en tant qu'auteur des livres et maître de l'oeuvre. Vouloir faire entrer dans ce mécanisme de fiction celui qui en a dénoncé le plus fortement l'existence et les dangers, voilà qui est décidément très paradoxal. On laissera donc de côté les secrets de Polichinelle concernant l'homosexualité de Foucault. Didier Eribon en parle sans bête censure comme sans inutile complaisance. Cette biographie souffre d'un plus irrémédiable défaut : celui d'être une biographie... comme on pouvait en écrire avant certains textes signés Foucault. Mais... après ?

Les visages de Michel Foucault

Au fil des trois milliers de pages de "Dits et Ecrits", se juxtaposent, sans forcément coïncider, des dizaines d'instantanés, comme autant de signes d'une époque que le philosophe a incarnée dans sa multiplicité

Le Monde, 30 septembre 1994

Visage 61. Homme jeune, chauve, air réservé. Quelque chose, malgré tout, dans le sourire, de secrètement triomphant. Vient de publier son premier livre: Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique. Thèse de doctorat pas comme les autres, l'ouvrage est salué notamment par Canguilhem, Braudel, Blanchot. "Nous assistons avec plaisir à ce heurt de l'Université et de la déraison", écrit Maurice Blanchot dans la Nouvelle Revue française. La préface de cette première édition (chez Plon, dans une collection dirigée par Philippe Ariès) disparaîtra des reprises postérieures. Ce texte-programme est pourtant l'un des plus beaux de Michel Foucault. Il n'y décrit pas une méthode. Il y exprime une intuition qui commande ses travaux futurs: "On pourrait faire une histoire des limites _ de ces gestes obscurs, nécessairement oubliés dès qu'accomplis, par lesquels une culture rejette quelque chose qui sera pour elle l'Extérieur; et tout au long de son histoire, ce vide creusé, cet espace blanc par lequel elle s'isole, la désigne tout autant que ses valeurs."

Ce philosophe guerrier n'arrêtera pas de changer, de défaire son identité, de multiplier les silhouettes en embuscade. Sous des formes très diverses, une même intuition semble pourtant habiter tous ses parcours: le partage fait exister les éléments qu'il oppose. Ces opposés _ qu'il appelle d'abord raison et folie, Occident et Orient, normalité et perversion sexuelles _ ne préexistent pas à la partition qui les définit. Le mouvement qui les distingue les fait être. Ce processus est impersonnel. Il ne requiert ni sujet ni dessein volontaire. Il est toutefois générateur de luttes, traversé de tensions, scandé de ruptures. Le dernier Foucault soutient que ces rapports de force engendrent le sujet lui-même.

Visage 84. Service des soins intensifs de la Salpêtrière. Un agonisant reçoit le premier exemplaire de son dernier livre, le Souci de soi, tome 3 de son Histoire de la sexualité. Cinq jours plus tard, il meurt du sida. C'était il y a dix ans. Il aurait eu soixante-huit ans le mois prochain. "Pas de publication posthume", précise son testament, rédigé en septembre 1982. Respectant cette volonté, Daniel Defert et François Ewald ne publient aucun inédit. Ils ont rassemblé toutes les pages de Foucault qui étaient dispersées en dehors de ses livres. Il faut et il suffit que le texte ait été publié, sous une forme ou sous une autre, et qu'il ait obtenu l'accord de l'auteur. Quatre volumes, 3 556 pages, 364 textes s'échelonnant de 1954 à 1988 (1). Grande variété des genres: articles parus dans des revues littéraires, tables rondes, préfaces, interviews (en France, en Italie, au Japon, aux Etats-Unis, principalement), résumés de cours, etc.

Au fil des pages, se juxtaposent, sans parvenir à coïncider, des dizaines de visages sous le même nom propre, comme autant de signes d'une époque que Michel Foucault a incarnée dans sa multiplicité. On pourrait classer ces instantanés, donner à cette mise en

ordre la précision arbitraire et glacée de fichiers anthropométriques. On leur attribuerait par exemple, de 1 à 364, le numéro du texte où ils sont entrevus. On regrouperait ensuite leurs profils par séries, classées chacune dans un dossier.

L'un d'eux s'intitulerait: un philosophe littéraire. C'est en effet autour de l'expérience de l'écriture, conçue comme une sorte de manifestation impersonnelle de l'activité autonome du langage, que s'organisent bon nombre de pensées. Le visage 21, par exemple, déclare dans la NRF, en 1964: "Klossowski renoue avec une expérience perdue depuis longtemps" _ celle de la similitude parfaite de Dieu et du Diable. La figure de Klossowski, "en résonance énigmatique" avec celle de Deleuze (2), occupe alors une place centrale. Autour d'elle se disposent les visages de Foucault tournés vers des oeuvres littéraires donnant à voir, plus ouvertement que d'autres, le travail du langage sur lui-même: Blanchot, Bataille, Artaud, mais aussi Roussel ou Brisset.

Sans doute faudra-t-il étudier de près le lien entre l'Histoire de la folie ou bien les Mots et les Choses et cette masse d'articles d'analyse littéraire, publiés principalement dans Critique au cours des années 60, puis dans Tel Quel au début de la décennie 70, qui semblent avoir été purement et simplement oubliés ces dernières années. Ces visages donnent l'impression que leurs traits appartiennent à une époque déjà lointaine. Quand ils parlent du vide, du blanc, de l'abîme, des va-et-vient incessants et hasardeux entre langage et pensée, il n'est pas sûr qu'ils soient encore tout à fait audibles. Guère plus que les voix militantes qui se multiplient lorsque Foucault, entrant au Collège de France (décembre 1970), affirme vouloir sortir de l'écriture.

Le visage 132 affirme, à la télévision néerlandaise, en novembre 1971, dans un débat avec Noam Chomsky: "Quand le prolétariat prendra le pouvoir, il se peut qu'il exerce à l'égard des classes dont il vient de triompher un pouvoir violent, dictatorial et même sanglant. Je ne vois pas quelle objection on peut faire à cela." Erreur de parcours, optique faussée. Regrouper par genre des expressions figées, les classer sous les étiquettes "visages littéraires", "militants" (ou bien "historien", "philosophe", voire "journaliste", ou encore "professeur"), c'est se condamner à passer à côté de ce qui peut faire l'intérêt de ces volumes: le mouvement. Foucault ne cesse d'évoluer, de devenir autre, de dissocier son identité. Un texte d'octobre 1982, publié seulement en 1988, l'exprime très simplement: "Ce qui fait l'intérêt principal de la vie et du travail est qu'ils vous permettent de devenir quelqu'un de différent de ce que vous étiez au départ."

Les visages de Foucault ne peuvent donc coïncider ni avec des millésimes ni avec des textes. Un seul entretien peut engendrer plusieurs visages, ou faire passer de l'un à l'autre. Ils ne correspondent pas seulement aux traits d'un caractère ou d'une époque. Ces visages expriment des rapports de force. Ils résultent toujours d'une sorte de guerre, qui oppose les uns aux autres des énoncés, des formes de savoirs et de pouvoirs, des dispositifs de discours et d'action. La ligne de front n'est pas fixe. C'est pourquoi Foucault refuse d'être responsable à perpétuité d'un sens immobile de ses travaux: "Il faut souligner que je ne souscris pas sans restriction à ce que j'ai dit dans mes livres." Le gigantesque kaléidoscope constitué par ces quatre volumes permet de saisir sur le vif la diversité des registres où Foucault mène ses combats. Pour et contre la philosophie, par exemple.

Le militant d'après mai 68, celui qui préfère l'action à l'écriture, n'est pas tendre pour la philosophie telle qu'elle se pratique, effectivement, à l'Université: "Elle n'est plus qu'une vague petite discipline universitaire, dans laquelle des gens parlent de la totalité de l'entité, de l'écriture", de la "matérialité du signifiant" et d'autres choses semblables." Cette déclaration n'annule pas celles de Foucault professeur de philosophie à l'université de Vincennes, défendant la pratique de la philosophie comme exercice de la liberté, ou la définissant comme un "diagnostic du présent". Les dernières années de sa vie, Foucault se rapproche de la conception antique de la philosophie comme "exercice spirituel", telle que Pierre Hadot, son collègue au Collège de France, en a reconstitué l'existence. A chaque fois, il se situe dans une lutte déterminée, pas dans le ciel des vérités éternelles.

Plaisir de mort

Le combattant a le sens de la formule. L'humanisme? "La petite prostituée de toute la pensée, de toute la culture, de toute la morale, de toute la politique des vingt dernières années" (entretien paru en italien en 1967). Le structuralisme de Foucault, une invention de Piaget? "Je ne le crois guère, il n'en est pas capable, le pauvre. Il n'a jamais rien inventé." L'humour aussi _ on ne l'a pas assez remarqué dans ses livres _ fait partie de sa panoplie. Dans le no 1 du journal homosexuel le Gai Pied, le 1er avril 1979, l'ironiste avertit: "Il ne faut pas abandonner le suicide à des gens malheureux qui risquent de le gâcher et d'en faire une misère." Cette voix parlant de la mort comme d'"un plaisir si simple" a la gravité des grands rires.

D'autres parcours, dans cette masse de textes, croiseraient bin des visages encore. Celui d'un adversaire de la psychologie faisant temporairement alliance avec les freudiens, celui d'un ennemi de la psychanalyse, celui d'un défenseur enthousiaste des premières heures de la République islamique de Khomeiny, celui d'un défenseur des libertés, celui d'un critique sarcastique de l'enseignement, celui d'un grand professeur, etc. Les excès de Foucault, son intelligence, son style, sa démarche d'homme libre, tout cela aujourd'hui nous manque. L'édition de l'intégralité des publications qu'il avait laissées dispersées est donc à saluer. Sans taire toutefois que cette vaste entreprise comporte quelques conséquences paradoxales.

Cette édition obéit à un principe de précision: les textes sont classés par ordre chronologique, ils ont été établis mot par mot, traduits quand l'original n'existait qu'en langue étrangère, annotés, pourvus de cinq index. Rien n'a été négligé pour satisfaire aux exigences d'une publication rigoureuse. Le premier paradoxe est de voir un tel luxe de méticulosité dépensé pour des textes qui, pour la plupart, ne sont que l'écume des livres et les pourtours des vrais travaux. L'application du principe de précision conduit à quelques étrangetés pour certains fragments dont il est difficile de penser que Foucault, ou qui que ce soit, ait pu leur prêter grand intérêt. Mais tout doit figurer dans ces Dits et Ecrits. Car la précision s'accompagne du rassemblement exhaustif, deuxième principe directeur de ces milliers de pages. Les livres mis à part, pas une ligne relue par Foucault et publiée sous son nom ne manque à l'appel, même quand il ne s'agit que de quelques répliques dans une table ronde ou d'une réponse à une interview express. D'où une autre conséquence paradoxale: ce regroupement produit un "effet d'oeuvre", alors que les responsables de cette édition, fidèles à la méfiance de Foucault envers l'idée d'oeuvre, s'en défendent.

En fin de compte, on peut se demander si Daniel Defert et François Ewald, en établissant cette édition des Dits et Ecrits de Michel Foucault, ne sont pas, en un sens, victimes de leur fidélité. Fidèles à la volonté de Foucault, ils se sont refusés à publier le moindre posthume "véritable", c'est-à-dire inédit. Fidèles à la mémoire de Foucault et à la diffusion de ses analyses, ils ont voulu, malgré tout, lui élever un monument éditorial.